

Karl Ove Knausgaard

« Je pense trop »

En s'interdisant de réfléchir, le Norvégien a écrit le cycle autobiographique en six tomes qui l'a rendu mondialement célèbre. Le cinquième est traduit

FLORENCE NOIVILLE

LONDRES, ENVOYÉE SPÉCIALE

KOK. C'était devenu l'intitulé des courriels. Et Dieu sait s'il y en a eu, des échanges, avec son éditeur et son agent. Le suspense durait. « *Toujours pas de nouvelles de KOK?* » Personne ne semblait savoir où était passé l'écrivain norvégien Karl Ove Knausgaard – Malmö? Stockholm? Londres? Pourquoi, depuis des semaines, ne répondait-il plus?

« *Il se protège* », suggérait l'éditeur. Ça alors, c'était un comble! Karl Ove Knausgaard est justement l'homme qui n'a plus rien à dissimuler. Sa vie la plus privée est devenue la matière première d'une autobiographie gigantesque (six tomes en tout, le cinquième paraissant ces jours-ci en français, et tous réunis sous un titre au goût douteux, *Min Kamp*, « mon combat » en norvégien, calqué sur le *Mein Kampf* d'Hitler). Dans ces 4 000 pages, il a voulu « *dire la vie, rien que la vie mais toute la vie* ». Et il a raconté absolument tout. Son enfance en Norvège, dans les années 1970, l'eau grisâtre de la baie d'Ubekilen, sa peur des « *ondins qui attrapent les enfants et les noient* », la mort de son père, professeur alcoolique et tyrannique, la couleur jaune de son cadavre et les « *hordes de bactéries* » à l'intérieur; et puis ses obsessions d'adolescent, « *coucher avec une fille et se saouler* », les « *slips gluants* » dans le panier de linge sale, le

« Quand j'ai montré les premières pages à mon éditeur norvégien, il a parlé d'une "confession de maniaque" »

premier accouchement de son épouse Linda, « *l'odeur métallique de son sang sur son ventre et ses jambes* », ses infidélités à lui, sa bipolarité à elle... Bref, dans un pays, la Norvège, où l'habitude est de ne pas parler de soi, Knausgaard s'est livré à un point tel que n'importe quel lecteur a l'impression de le connaître mieux qu'un oncle ou un cousin! De quoi diable voulait-il se protéger?

Et puis, un jour de janvier, KOK a réappararu. Il était d'accord pour une inter-

view, le surlendemain, dans une pâtisserie de Blackheath, dans le sud-est de Londres. Lorsqu'il est arrivé, géant viking au visage christique et à la barbe en broussaille, il a eu l'air de s'excuser: « *Je suis tombé amoureux...* » De l'Angleterre? « *Non, non, d'une femme. J'habite ici maintenant, en bas de la rue, avec deux de mes enfants. Mais comme les autres sont restés en Suède [où il vivait auparavant], je fais pas mal d'allées et venues.* »

A travers des riens

Il commande un café et une eau minérale qu'il avale au goulot. Son regard tombe sur le cinquième tome de son autobiographie. « *Je me demande pourquoi les Français sont si en retard dans la traduction.* » Pour lui, cette entreprise (terminée en 2011 dans sa langue maternelle) est déjà loin. « *A la fin du cycle, quand le sixième tome est sorti en Norvège puis en Allemagne, j'ai eu besoin de passer à autre chose.* » Il a rédigé le livret d'une pièce de théâtre inspirée du Peer Gynt d'Ibsen, a été commissaire d'une exposition Münch à Oslo et, surtout, a écrit, en clin d'œil aux saisons, quatre ouvrages (non traduits) contenant chacun une lettre à sa fille de 4 ans. « *Je me suis concentré sur les objets, les animaux, des parties du corps comme les dents, les yeux, les doigts... Je voulais célébrer la vie à travers des riens. Sans psychologie!* »

« *Sans psychologie...* » Il répète ces mots. Comme si ces nouveaux livres n'avaient eu qu'un seul but: le guérir d'une overdose de lui-même. Le désintoxiquer de son monde intérieur. La tête en arrière, il déglutit lentement son eau. « *C'est la malédiction de ma vie: je pense trop* », dit-il en évoquant cette « *conscience* » traîtresse qui dresse « *des barrières entre [lui] et [lui]-même* ». Et le « *perfectionnisme* » qui l'empêche d'écrire. Ça a commencé comme ça, son autobiographie. Il avait publié deux livres auparavant. Et puis plus rien. « *La crise du milieu de vie.* » Le trou. Il voulait parler de son père, cet homme « *imprévisible et terrifiant* », mais il n'y arrivait pas. Alors, il a trouvé un subterfuge. Il s'est contraint à écrire à toute vitesse, sans se poser de question, sans rien corriger ni censurer. Toujours avec cette obsession de tout dire.

« *Quand j'ai montré les premières pages à mon éditeur norvégien, il a parlé d'une "confession de maniaque". Il était presque choqué. Et puis nous avons discuté, il a compris ma démarche. Je voulais raccourcir la distance entre la pensée et l'écriture. J'en avais assez des styles travaillés. Ils vous emmènent trop loin du monde. Et le monde alors disparaît sous les mots...* » Knausgaard explique qu'en définitive son texte n'a pas été « *édité* ». Qu'on l'a laissé à l'état brut, pour conserver l'élan, l'énergie. « *Et moi, j'ai continué à écrire de plus en plus vite. Je me di-*

sais: tu t'assieds, tu notes, tu ne penses à rien. Si tu arrives à faire ça, c'est gagné. »

De l'index, il désigne le volume sur la table: « *Celui-là, je l'ai écrit en huit semaines. Huit cents pages en huit semaines. Je m'imposais des cadences. Ça m'a libéré.* »

On en revient au titre de son projet. Gratuitement provocateur au point que plusieurs pays (l'Allemagne, la France...) ont décidé de ne pas le conserver tel quel. Knausgaard s'en explique: « *Au départ, l'autobiographie devait s'appeler Argentina, symbole d'un ailleurs inaccessible, hommage à Borges et à Cortazar. Et puis, sur le conseil d'un ami, j'ai finalement choisi Min Kamp. Mais par ironie, bien sûr. Parce que le livre est aussi pétri de doutes que le Mein Kampf d'Hitler en est dépourvu.* » Il répète que sa vraie bataille, c'est contre lui qu'il la livre. Parle de l'écriture comme d'une thérapie. « *Elle me propulse ailleurs et je suis bien. Elle m'aide sur le moment, même si au bout d'un certain temps, ça revient...* » Qu'est-ce qui revient? « *Les conflits intérieurs, la lucidité qui tue, la haine de soi...* » Il dit cela sans volonté de heurter, mais de façon aussi directe que dans ses livres.

« Effet de vérité »

Knausgaard contre Knausgaard. C'est ce duel à mort qui s'exprime, nu et cru, tout au long de ces milliers de pages. Le temps y semble dilaté. Un peu comme dans l'œuvre du photographe américain Nicholas Nixon dont les portraits montrent les mêmes femmes vieillissant imperceptiblement d'un cliché sur l'autre, année après année. Il y a dans la prose de Knausgaard le même « *effet de vérité* » – fascinant, hypnotique – que dans le tirage d'un photographe. Ou, mieux, sous le pinceau d'un peintre hyperréaliste. On s'approche pour comprendre comment c'est fait. Non, ce n'est pas une photo, c'est bien de la peinture. Mais ça laisse sans voix, tellement ça a « *l'air réel* ».

En Norvège, où la population dépasse à peine 5 millions d'habitants, l'autobiographie de Knausgaard s'est vendue à 500 000 exemplaires, avant de triompher dans les autres pays nordiques puis dans le reste du monde. Cet été, à la sortie du dernier tome en anglais, des écrivains comme Zadie Smith ou Jeffrey Eugenides n'avaient que son nom à la bouche. Knausgaard ne commente pas. Il insiste plutôt sur ses « *connexions avec la littérature française* ». Proust

mais aussi Francis Ponge. « *A 26 ans, je suis tombé sur Le Parti pris des choses [1942]. Quelle révélation! Tout prenait vie sous la plume de Ponge! Je soulignais tout! J'ai dressé une liste d'objets que je voulais décrire exactement comme lui. Mais là, impossible, je n'y arrivais pas. Finalement, il m'aura fallu vingt ans pour écrire ces livres sur les saisons. Ce sont mes "partis pris des choses". Mais je n'y serais jamais arrivé si je n'avais pas écrit Mon combat.* » Il soupire. Suggère qu'il a franchi, là encore, une marche supplémentaire vers la liberté. Celle qui consiste à décrire le monde comme une simple combinaison d'atomes. En sortant une bonne fois de ce que Ponge appelait « *le manège ennuyeux des sentiments, des idées et des théories* ». ■

Parcours

1968 Karl Ove Knausgaard naît à Oslo.

ANNÉES 1980 Il étudie l'art et la littérature à Bergen.

1998 ET 2004 Publications de ses deux premiers livres, non traduits.

2009-2011 Il écrit les six tomes de « *Min Kamp* » (« *Mon combat* », Denoël), dont « *Min Kamp 6* » (à paraître en 2020).



RII SCHROER/EYEVINE/BUREAU23

EXTRAIT

« *J'entendis des pas dans le couloir, une porte s'ouvrir et se refermer, la chasse d'eau. Je pensais que j'aimais beaucoup être chez les autres, depuis toujours, mais aussi que ce que j'y voyais pouvait m'apparaître insupportable, peut-être parce que je voyais des choses que je n'étais pas censé voir. Leur vie intime, celle qui leur était particulière. L'amour et la vulnérabilité dans ce qu'habituellement on fait à l'abri des regards. Oh, de petites choses sans importance, les habitudes de la famille, les regards entre eux. Il y avait une très grande fragilité dans tout cela. Pour ceux qui baignaient dedans, cette fragilité n'existait pas, mais un étranger la percevait. A voir cela, je me sentais comme un intrus qui usurpait ses droits. En même temps, cela m'emplissait de tendresse pour eux.* »

COMME IL PLEUT SUR LA VILLE, PAGE 422

L'alliage du pitoyable et du sublime

DANS LE QUATRIÈME TOME DE SON AUTOBIOGRAPHIE, on avait laissé Karl Ove Knausgaard en périlleuse posture avec une certaine Vilde. Il « *embrochait* » son « *énorme postérieur* » pendant qu'elle – aussi ivre que lui – vomissait tripes et boyaux. Il avait 19 ans. Il en a 20 dans cet avant-dernier tome où, revenu du cercle arctique, il est désormais apprenti écrivain à la prestigieuse Académie d'écriture de Bergen. Dire que l'obsession du sexe et des beuveries est derrière lui serait mentir, elle est même intimement mêlée à son quotidien,

parfait alliage de pitoyable et de sublime. Tantôt, emporté par l'alcool et la jalousie, il blesse son frère à l'œil, se fait coffrer par les flics, erre sans le sou et criblé de dettes en rêvant de la belle Ingvild. Tantôt il lit compulsivement, discours sur « *santé et maladie* » dans *La Montagne magique*, ou partage avec son ami Espen quelques fulgurances sur Claude Simon ou Tomas Tranströmer. Le plus savoureux est tout ce qui lui est enseigné à l'académie, sous la houlette de Jon Fosse. On prend peu de gants quand on commente ses textes, et il désespère de devenir un jour

écrivain. A chaque page, on mesure, de fait, tout ce qu'il aura dû oublier ou transgresser pour en devenir un – totalement à part, addictif et inimitable. ■ FL.N.

COMME IL PLEUT SUR LA VILLE. MON COMBAT, LIVRE V (Min Kamp, Femte Bok), DE KARL OVE KNAUSGAARD, traduit du norvégien par Marie-Pierre Fiquet, Denoël, « & d'ailleurs », 836 p., 26,90 €.

Signalons aussi, de la même traductrice, la parution en poche de Aux confins du monde. Mon combat, Livre IV, Folio, 608 p., 9 €.